

a été donné ;" car le docteur Pusey lui-même ne s'explique pas comment son nom a été choisi pour désigner ce qu'on appelle en Angleterre la jeune Eglise anglicane, cette portion d'ecclésiastiques et de laïques professant le culte national et qui travaillent à réformer (dans le bon sens du mot) les abus qui se sont introduits dans cette Eglise.

Il y a à Oxford quatre et même cinq théologiens qui, autant et même plus que le docteur Pusey, ont contribué à favoriser ce retour des esprits ; on ne sait trop à quelle circonstance est due la préférence dont le nom du docteur Pusey a été l'objet. Ce choix tient, sans doute, à ce que les ennemis du mouvement régénérateur (car ce sont eux qui ont le mérite de la dénomination) ont trouvé qu'il était plus facile de dire puseyisme et puseyistes que newmanisme, ou lookisme. Le mot est plus facile à prononcer ; il sonne mieux à l'oreille, et c'était là un grand point pour ceux qui voulaient le mettre dans toutes les bouches, le faire retentir de toutes parts. *Guerre aux puseyistes !* a été substitué par les puritains au cri fameux : *A bas les papistes !* proféré autrefois contre les catholiques.

Quant au docteur Pusey, c'est un homme d'un extérieur modeste. Il a le front haut, le regard scrutateur ; sa tête porte l'empreinte du génie. Quoiqu'il n'ait guère qu'une cinquantaine d'années, il paraît usé par le travail et la méditation. Ses manières sont polies et élégantes ; il reçoit avec affabilité, et aime beaucoup à s'entretenir avec les étrangers sur ce que l'on pense en France, en Italie et en Allemagne, du mouvement religieux de l'Angleterre, et, en particulier, de la réaction qui s'opère dans l'Eglise anglicane.

Son influence est très grande à Oxford ; sa parole y fait autorité ; on recueille avec empressement et vénération jusqu'à ses conseils les plus futiles. Il mène une vie active et laborieuse. Son tems se partage entre la prière, les études théologiques, l'enseignement et le chant des offices. Les bénéfices dont il jouit sont considérables ; mais sa charité ne connaît pas de bornes ; il donne beaucoup, et cache ses bonnes œuvres avec une rare modestie.

Vous pouvez voir, par cette légère esquisse de la vie du docteur Pusey, que les anglicans de nos jours, les puseyistes du moins, ne ressemblent guère à ces hommes indolens, orgueilleux et avarés qui, depuis la réforme, ont, à de rares exceptions près, rempli les rangs du clergé d'Angleterre. Les jeunes ecclésiastiques, qui sortent de l'université pour aller exercer leur ministère dans les villes ou à la campagne, sont presque tous chauds partisans du puseyisme, et, à l'exemple de leur maître, ils s'imposent, pour premier devoir, d'éduquer par leur conduite les âmes dont le soin leur est confié.

Je ne vous citerai pas les nombreux ouvrages qui ont placé le docteur Pusey au premier rang des théologiens anglicans ; mais je vous signalerai un fait, à mon avis, très-remarquable : c'est que, de tous les hommes de son parti, le docteur Pusey était celui qui avait les préjugés les plus enracinés contre Rome et les catholiques. Il voulait bien déprotestantiser l'Eglise anglicane ; mais il fallait, suivant lui, le faire sans le secours du catholicisme romain.

Il y a quatre ans, trois ans et même deux années à peine, que les controverses du docteur Pusey étaient encore empreintes de ce sentiment, et il ne laissait jamais, dans ses écrits, échapper l'occasion de lancer quelque trait acéré contre le vicar de J.-C., les doctrines de l'Eglise, les pratiques pieuses de ses enfans.

Le célèbre docteur est évidemment celui des puseyistes qui a nourri les préjugés les plus opiniâtres contre nous et qui les a exprimés avec le moins de ménagement. Mais, depuis deux ans, ses idées se sont progressivement modifiées ; et, par suite, son langage et ses écrits ont subi un changement notable. Celui qui n'a pas suivi les phases successives par lesquelles il a passé, serait dans l'impossibilité de reconnaître aujourd'hui, aux paroles conciliantes qu'il fait entendre, le fougueux controversiste de ces dernières années. La conversion qui s'est faite chez le docteur Pusey s'opère chaque jour dans une foule d'esprits, dans la vérité et de puissance quand on la cherche de bonne foi !

NOUVELLES POLITIQUES.

CANADA.

En parlant de la presse anti-libérale de cette ville, l'*Aurore* qui la stigmatise à juste titre ajoute les réflexions suivantes :

"Qu'on dise maintenant s'il serait possible de nous faire avec justice le reproche d'avoir mis la plus légère exagération dans nos remarques. N'avons-nous pas vu même encore tout récemment, de ces journaux, l'un louer la violation du secret de la poste aux lettres, tenter de faire voir dans ce délit des plus bas comme quelque chose d'honorable, même un devoir ; l'autre en faire l'objet de plaisanteries plus que fades mais d'une tendance également corruptrice ?

Nous nous proposons de citer quelques autres traits de la conduite de ces écrivains à gages pour achever de mettre dans tout son jour la vérité de l'assertion qui se trouve au début de notre article quand le *Herald* nous est tombé sous la main comme tout exprès pour justifier nos paroles. On verra même que nous sommes resté au-dessous de la vérité ! Ah ! que ceux qui nous ont regardé comme imbu de préjugés et qui ont traité jusqu'ici notre appréciation des sentimens de cette sombre et sanguinaire faction lisent cette farouche expression des projets qu'elle entretient dans son cœur, et qu'ils disent si au lieu d'exagérer nous ne sommes pas même resté bien en deçà de la réalité ! qu'ils disent si nous n'avons pas deviné et bien compris l'administration de cet homme de sang qui pendant deux ans a établi le régime de

la terreur dans cette malheureuse contrée, Colborne, ce cruel soldat, qui a désolé nos villes et nos campagnes pour complaire à une faction dont l'organe proclame aujourd'hui sans déguisement sa doctrine antropophage dans ce siècle et ce pays de civilisation et de liberté..... oui, de liberté britannique !..... Nous traduisons textuellement.

"On nous enseigne comme croyance que vivant sous la constitution britannique nous jouissons de ses avantages, mais nous avouons que cette constitution n'est rien qu'un rêve, qu'un reflet du caprice qui l'a créée, un rebut de vieillesse pleine d'infirmités, bonne pour une mauvaise compagnie dont elle a tous les principes, grosse d'esprit factieux et de sédition, d'envie, de haine et de malice."

Après avoir ainsi fait le portrait de la *constitution Sydenham* que cette feuille avait tant préconisée d'abord, voici ce qu'elle ajoute : "Oubliez et pardonnez, nous crie-t-on ; belles maximes, doctrines chrétiennes, mais un peu différentes de celles qu'on nous inculquait autrefois ; alors on ne nous recommandait ni d'oublier, ni de pardonner, mais le cri qu'on faisait retentir était : Bretons, rappelez-vous de votre origine, à bas les chiens de France, frappez et n'épargnez pas, purgez-en le pays, effacez-les de ce sol, balayez-les pour jamais de la surface du Canada—tel était le cri du gouvernement, telles étaient les doctrines qu'on nous inculquait avec soins la destruction de nos ennemis était alors le premier principe de la constitution. Mais aujourd'hui les choses sont changées, et l'on nous recommande d'oublier et de pardonner. Mais aussi s'il arrive jamais un tems où le gouvernement se trouvera en besoin de nos bras, nous hésiterons de tirer l'épée etc."

Nous n'ajouterons pas un mot de commentaire pour faire ressortir la barbarie de ces sentimens ni la magnanimité de ceux que l'on prête au gouvernement vis-à-vis de notre patrie. Chaque canadien qui comprend quelque chose de son sort qu'on lui a toujours destiné peut ouvrir les yeux aujourd'hui ; qu'il lise et qu'il voie ! Et nous qui tant de fois avons donné le quivive, nous qui avons dévoilé si souvent les infâmes projets de la faction dans le tems même où nous étions dans les serres d'un monstre comme Colborne, amis du pays, qui nous avez de bonne foi soupçonné de préjugé, dites si nous avons été exagéré quand le *Herald* vous dit que "le cri du gouvernement était de nous effacer pour jamais de notre sol."

—On verra par les annonces que la fête patronale de St.-J.-B. sera célébrée par une messe solennelle qui sera chantée à l'église paroissiale, samedi prochain à 8 1/2 h. du matin. Nous annonçons avec une vive satisfaction que la société de tempérance de St. Jacques, établie par le Révérend Messire Hudon, sous la protection de St.-J.-Baptiste, assistera en corps au service divin. Les membres de cette société dont le nombre s'élève déjà à près de 1500 sont décorés d'une belle médaille, avec cocarde en ruban et une feuille d'érable en velours ouvragé, d'un goût excellent. Ils possèdent aussi deux superbes bannières d'un travail fini et qui prouvent beaucoup en faveur du goût et de la talent des Dames de l'hôpital général, qui les ont exécutées.

Il est à espérer que malgré le peu de tems laissé au comité pour préparer cette solennité, elle sera chômée avec toute la pompe due au grand Saint qu'on honore en ce jour. *Minerve.*

Troubles du Canal de Beauharnais.—Dans notre dernier numéro, nous n'avons fait que donner un précis des scènes déplorables qui se sont passées à Beauharnais ; nous donnons ci-dessous des détails que nous tirons de la *Minerve*. Il est à désirer que les autorités fassent faire une enquête, sur ce qui vient de se passer. On soupçonne que quelques mains scélératesses font mouvoir, en dessous, toutes sortes de mauvaises passions pour parvenir nous le croyons, à créer de l'embarras à l'ordre de chose qui préside au gouvernement de la province. Malheureusement les ouvriers sont coupables, et bien coupables ; mais ils ne sont peut être guère que l'effet considéré sous un point de vue impartial, et la cause est cachée. Quand même vous fusillerez, penderez de pauvres misérables, excités par des hommes indignes, vous n'arrêterez pas le mal : après cette émeute en surgira une autre. Il n'y a qu'une enquête qui puisse mettre à découvert le complot infernal que nous apercevons là-dessous. Le gouvernement doit agir, ou bientôt il n'y aura plus sécurité pour personne : il est grandement tems d'adopter quelques mesures pour trouver la source du mal, le sang a coulé en abondance ; le plus pur sang de l'état, celui des ouvriers.

Quelques journaux semblent voir d'un œil assez indifférent le massacre d'hommes vivant d'un travail excessivement dur ; ils ont l'air de désirer des vengeances de la loi encore plus éclatantes que celles des fusils des soldats ! Mais le gouvernement, lui, doit égale protection à tous : au peuple qui travaille, comme à ceux qui le pressurent. Les apparences, comme toujours, sont contre les vaincus ; cependant, s'il y a investigation dans l'affaire, nous oserions prédire que l'on trouvera des circonstances *allénuantes* d'un côté, celui des travailleurs, et *aggravantes* de l'autre, celui des entrepreneurs, à part de la découverte probable de quelques machinations politiques conduites par des hommes sans humanité, ni principes, ni honneur.

Les remarques de la *Minerve* sur le prix des ouvriers nous paraissent assez intempêtes. Les prix des ouvriers de Québec ne doivent point être un thermomètre pour toute la province. Si nos charpentiers n'ont gagné que 40 sous l'hiver dernier, nous avons des journaliers qui gagnent une piastre par jour, à charger les bâtimens. Les entrepreneurs du canal donneraient-ils cela à leurs journaliers qui "savent à peine se servir d'un pic ou d'une pioche." Et ce serait pourtant là les conséquences des observations de la *Minerve*. D'ailleurs chacun est maître de demander le prix qu'il croit raisonnable en retour de son travail.